

**Littérature orale et civilisation de l'oralité
en Afrique : Quelques barrières
à lever pour une approche objective
de la culture africaine moderne.**

Joseph MAMBOUNGOU
Ambassadeur du Gabon en Corée

INTRODUCTION

Nous connaissons tous les préjugés qui ont pesé et qui pèsent encore sur l'Afrique, depuis le colonialisme en passant par les ethnologues et les anthropologues de tous les continents : l'Afrique "primitive", "sauvage", sans "civilisation", etc...

Avant de démontrer que toutes ces notions (et bien d'autres) qu'on a calquées arbitrairement et artificiellement sur l'Afrique et sa culture sont dépassées et erronées, il convient d'expliquer le choix de notre énoncé.

Au moment où l'homme, inquiet et angoissé, est remis en question par la science et la technique qu'il a lui-même découvertes, une étude de la pensée africaine et de son idéal de fraternité et d'équilibre

peut nous amener à réfléchir sur notre propre condition.

Elle nous permettra un tant soit peu de tempérer la fougue intempestive de la dynamique matérialiste de la science moderne.

Mais surtout, le choix de notre sujet procède d'une réelle foi aux valeurs culturelles de l'Afrique dont l'oralité n'est qu'une des composantes.

Faut-il parler, dans le cas de l'Afrique, de "littérature orale" ou "civilisation de l'oralité"? Existe-t-il une différence fondamentale entre les deux expressions, qui recouvrent dans l'esprit de la plupart des gens, le même sens?

Pourtant, si les deux expressions sont proches du fait même du mot "oralité" qui les relie, elles n'ont pas la même signification. Car la littérature orale, par laquelle nous commencerons notre propos est un élément d'une civilisation de l'oralité.

Là encore, se pose une autre question : la littérature orale est-elle propre à une civilisation de l'oralité, ou n'existe-t-il pas aussi une littérature orale dans une civilisation à écriture?

Dans notre deuxième partie, nous tenterons de

redéfinir la notion ambiguë de "civilisation" qui du point de vue de certains chercheurs occidentaux, tend à exclure d'autres peuples et à les considérer comme attardés et sauvages.

1. DEFINITION DE LA LITTERATURE ORALE ET NOTION DE PAROLE EN AFRIQUE

Il est temps, grand temps que les Africains eux-mêmes informent autrement les autres peuples, qu'ils jettent des regards d'ensemble, leurs regards sur les propres cultures. N'a-t-on pas toujours pensé pour eux, décidé et agi pour eux?

Chaque Société pourtant, le relativisme culturel du début de notre siècle le démontre, a ses normes d'appréciation. Celles-ci sont partie intégrante de son éthique de la vie.

Aujourd'hui, en effet, les traditions africaines volent en éclat, et il est très difficile, plus difficile que jamais d'être Africain.

A quoi servirait-il à un Africain, de lire Virgile, Homère et tant d'autres penseurs de l'Antiquité dans leur textes, de cultiver tous les grands écrivains, les grands penseurs du monde occidental, de savoir disserter savamment sur tous les pays d'Europe, d'Amérique ou d'Asie, s'il ignorait les choses les plus

élémentaires sur sa propre Afrique?

Cela ne reviendrait-il pas à connaître en détail et à admirer la pensée de la partie des autres, dans le même temps où l'on méprisait la sagesse de ses pères, la case où l'on a vu le jour? N'est-il pas enfin, se trouver dans l'incapacité de décrire cette case pour la faire connaître, la faire aimer ou tout au moins la faire respecter, car quiconque ne connaît pas, ne peut comprendre ni aimer profondément et respecter.

Et qu'on le croie bien, ce n'est nullement là du chauvinisme. Mais l'Africain qui bornerait sa culture au seul humanisme occidental serait amené bientôt, s'il ne se ressaisit pas, à ne connaître ses traditions qu'à travers les études qu'en feraient les autres, études souvent mêlées d'erreurs, bien involontaires, il est vrai.

Nous songeons aux jugements nombreux et divers des ethnologues, philosophes, et autres anthropologues, marqués par un évident mépris ethnocentrique.

Qu'il nous suffise de rappeler que le discours ethnologique a été (et est encore), par la force des circonstances, un discours à prémisses explicitement politiques, avec entre les deux, un exercice "scientifique" forcément ambigu¹⁾

1) De GOBINEAU ("Essai sur l'inégalité des races humaines", 1853, en passant par LEVY BRUHL (Les Fonctions Mentales dans les sociétés primitives), et

Son principal présupposé était souvent l'évolution linéaire, avec en tête de la caravane humaine, l'Europe "pionnière" de la civilisation, (alors qu'elle l'a héritée de l'Égypte, pays d'Afrique), et à la queue, les "peuplades primitives" d'Océanie, d'Amazonie et d'Afrique.

Ce message continue de guider maints savants et chercheurs sur la piste erronée qui fait croire à l'inégalité des races, à l'idée que certaines d'entre elles sont ataviquement à jamais perdues, donc vouées à l'esclavage des races dites "supérieures".

Or, l'intelligence, est une faculté, un don naturel, ne comportant aucun effort personnel de notre part, donc ne donnant lieu à aucun mérite, à aucune fierté. Elle n'est le privilège d'aucune race, d'aucune classe de société, étant répartie dans toute l'humanité, selon on dirait, le seul caprice du destin. Et rares sont les personnes qui en sont dépourvues. Elle n'est même pas, à la différence de la raison, le privilège de l'homme, puisque même certains animaux en sont remarquablement doués (Chimpanzés, Abeilles,

d'autres innombrables ethnologues, le regard ethnologique est souvent sadique, lubrique et dans le meilleur des cas, quelque peu paternaliste, véhiculant des images étrangères à l'Afrique.

etc...).

L'existence de la permanence d'une tradition et d'une littérature orale -parallèles à la production littéraire écrite contemporaine- démontrent hautement s'il en était besoin, l'inanité de ces jugements de valeur véhiculés par les ethnologues.

Pendant longtemps, la littérature orale²⁾ a été moins étudiée que la littérature écrite et on trouve encore des enseignants africains (et c'est plus grave) qui ne veulent pas la considérer comme une littérature authentique.

Or, il est connu de tout le monde que la littérature orale a une plus longue histoire que la littérature écrite. On trouve les oeuvres de la première (proverbes, contes, chants, devinettes, etc...) transposées en des oeuvres de la seconde, et donc intégrées à celle-ci.

Alors que la littérature écrite (romans, théâtre, contes traduits, essais, poésie, etc...) s'appuie plus sur

2) "On peut définir la littérature orale comme d'une part, l'usage esthétique du langage non écrit et, d'autre part, l'ensemble des connaissances et les activités qui s'y rapportent", nous dit S.M. ENO BELINGA, in la littérature Africaine. Ed. Nathan, 1978, Paris, p.7.

l'imagination personnelle de l'auteur, la littérature orale est la plupart du temps relative à une certaine communauté. Ce trait particulier de la littérature orale signifie qu'elle a des rapports directs avec la vie réelle de cette communauté. Il apparaît, à l'analyse de la littérature orale qu'elle est beaucoup plus simple et plus facile à comprendre que la littérature écrite.

Et dans les oeuvres les plus simples de la littérature orale, on peut trouver des archaïsmes et des archétypes plus nombreux. Exemple, dans les proverbes :

- "Celui qui sait parler n'est jamais pauvre"
(proverbe congolais).
- "Le soleil et la lune ne brillent pas en même temps." (proverbe gabonais).

Boubou HAMA, philosophe africain écrit :

"La vérité des gens des livres est figée. A côté de cette vérité figée, nous voulons démontrer la vérité vivante, celle de la parole, et de sa manifestation la plus concrète qui est le proverbe. Nous voulons parler de cette vérité qui se dit dans les nuits d'Afrique noire, mais différente d'une nuit à l'autre."³⁾

Du fait même de leur caractère collectif, les

3) Boubou HAMA, Le Double d'Hier rencontre Demain, Coll 10/18 p.29

oeuvres orales comportent nécessairement beaucoup plus d'éléments transmis du passé et communs à l'humanité.

Bien qu'une oeuvre de littérature orale (proverbe, chant, légende, épopée, etc...) tienne son origine d'un individu, on peut imaginer qu'elle n'était applaudie par la communauté à laquelle il appartenait, qu'à la condition qu'elle s'accorde avec les aspirations de celle-ci. C'est sans doute parce qu'elles étaient aimées par la communauté que ces oeuvres orales ont pu être transmises aux générations suivantes.

La littérature orale, dans la mesure où elle se développe dans la communion d'aspiration de la communauté, remplit donc la fonction très importante de concrétiser l'idéal du peuple par la parole.

Ainsi, pour nous résumer, dans la littérature orale, l'auteur et le public sont nécessairement dans une liaison de sympathie sociale ou communautaire (qui n'exclut pas le rejet ou la critique). Le premier (l'auteur anonyme) est souvent doublé par le second (le public). La littérature orale est donc bel et bien un art qui reflète la communauté africaine. Mais est-elle propre à la seule Afrique?

Nous vivons tous, de l'Europe à l'Afrique et de

l'Asie à l'Afrique, dans un milieu oral, l'écriture n'étant après tout qu'un outil de la parole. S'exprimer oralement, c'est transmettre des messages en utilisant la parole comme moyen de communication. Mais cette communication, en réalité, est plus complexe.

L'oralité ne peut se comprendre qu'en fonction d'un certain nombre de rapports :

- Le rapport que l'individu entretient avec le langage ;
- Le rapport qu'il entretient avec lui-même ;
- Celui qu'il entretient avec les autres ;
- Enfin, le rapport qu'il entretient avec l'ensemble du monde extérieur.

La force de l'Africain est d'avoir su fonctionner avec ces différents rapports pour privilégier ensuite la parole et les règles propres à celle-ci

1°) - La relation de l'individu qui s'exprime par rapport au langage qu'il utilise peut être perçue comme un outil, un moyen et non une fin en soi. En effet, pour lui, la langue a une structure particulière qui réagit sur la pensée elle-même. Par exemple, un Gabonais ne peut penser qu'en fonction de ce que lui permet la langue qui véhicule sa pensée. Tous les Gabonais (s'ils parlaient une même langue car en réalité, il existe plus de quarante) ont donc en commun un certain rapport au langage mais chacun entretient avec lui une relation particulière en fonction

de ce qu'il représente affectivement pour lui.

Il peut être associé à de bons ou de mauvais souvenirs familiaux, scolaires et professionnels ; il peut être vécu comme instrument permettant d'accéder à un certain pouvoir ou permettant aux autres de vous dominer. Le rapport de l'individu, avec lui-même, par contre, s'énonce comme l'effort qu'il fait sur lui-même.

2°) - On ne s'exprime oralement qu'en fonction de ce que l'on est soi-même et qu'en fonction de la façon dont on se voit soi-même :

Par exemple, une personne extravertie, parlera fort et fera beaucoup de gestes, une personne introvertie parlera plus posément. d'une voix plus faible et plus sourde et ne fera pas de gestes.

3°) - Puis, on s'utilise soi-même également comme instrument : l'expression orale peut être considérée comme une technique instrumentale : le corps, la voix, les gestes, l'attitude...

4°) - Le rapport aux autres : parler, c'est évident, c'est communiquer, et savoir communiquer, c'est déjà presque savoir parler. La façon dont on s'exprime dépend de la façon dont on perçoit le statut, le rôle des autres par rapport à soi. Ainsi, ne parle-t-on pas de la même façon à un frère, une mère, un ami, un

collègue, un supérieur hiérarchique. Si nous avons l'impression que les autres nous sont supérieurs, qu'ils nous jugent, notre façon de nous exprimer en sera affectée. Le rapport aux autres réagit sur le rapport à soi-même, et inversement.

5°) - Enfin, le rapport à l'ensemble : nous sommes insérés dans une structure politique, économique, sociale qui nous influence et avec laquelle nous entretenons une certaine relation (accord, acceptation, compromis, négociations, refus, révolte, combat).

Tout ce long préambule explicatif, s'il paraît exhaustif, montre pourtant l'avantage d'une communication orale, qui a été de tout temps préférée, en Afrique, à la communication écrite, comme nous l'atteste SENGHOR :

"C'est la chance de l'Afrique d'avoir dédaigné l'écriture, même quand elle ne l'ignorait pas... C'est que l'écriture appauvrit le réel. Elle le cristallise en catégories rigides ; elle le fixe quand le propre du réel, est d'être vivant, fluide et sans contours."

Pour quiconque appartient à une civilisation à écriture, une littérature ne se conçoit guère que sous une forme écrite. Le mot même que la langue française possède pour exprimer ce concept est significatif. Comme

aurait pu le dire M. de la Palice, dans "littérature" il y a "lettre", et ceci montre parfaitement combien dans la psychologie occidentale, l'oeuvre littéraire se confond avec sa représentation graphique. De la sorte, on rejette toute une partie de l'Humanité (l'Afrique, en l'occurrence), sous le prétexte plus ou moins explicitement affirmé qu'elle n'a encore donné naissance ni à PROUST, ni à FAULKNER, ni à GOETHE.

Mais, agissant ainsi, on fait preuve d'une singulière mauvaise foi. En effet, on procède comme si la finalité des études et des entreprises en matière de littérature était de déterminer la valeur des oeuvres, alors que ce qui compte c'est bien plutôt de déterminer leur signification, seul objet au demeurant auquel on puisse en toute rigueur se consacrer, puisqu'on n'a jamais réussi jusqu'à présent à faire de l'esthétique une science exacte.

Cette méconnaissance des littératures africaines, qualifiées, à tort ou à leurs productions la qualité d'oeuvres littéraires est d'autant moins fondée que, même dans les littératures écrites la transmission, ou tout au moins la diffusion orale des oeuvres a conservé longtemps une grande importance. En effet, bien des oeuvres d'auteurs latins et grecs furent plus connues en leur temps par les lectures ou les récitations publiques que par leur texte écrit.⁴⁾

4) Nous songeons à SOCRATE, PLATON, HOMERE :

Ces constatations tirées de l'histoire littéraire générale, aident à mieux comprendre que d'innombrables sociétés vivent et/ou ont vécu sans utiliser l'écriture, et ne possèdent pas moins une littérature dont la richesse et la variété ne le cèdent en rien à celles des littératures écrites.

Il faut aujourd'hui repenser la signification des mots, les classifications, parce que ces significations recouvrent les concepts africains de l'idéologie occidentale. On est embarrasé dans les lieux communs, ce qui crée une sorte de malaise. Il faut donc resignifier, afin de craquer la structure unisémique de la littérature ou de la culture africaine qui est l'interprétation de la critique occidentale, bien qu'il existe d'excellents "spécialistes" qui font un effort d'objectivité. Le discours critique occidental, fondement de l'aliénation dans les langages, comme langage évaluatif d'un discours premier qui est le texte ou la société.

La critique traditionnelle d'inspiration coloniale et occidentale s'est bornée à la réduction déformante de la réalité. L'illustration précise et pratique de ce discours est le concept même de "civilisation".

leurs oeuvres sont composées sous forme de dialogues et chantées.

II. NEGATION D'UNE CIVILISATION

L'Afrique, continent immense où se trouvent les plus vieux vestiges préhistoriques du monde⁵⁾ souffre depuis longtemps des clichés et des préjugés de la plupart des meilleurs cerveaux occidentaux. En 1830, déjà, HEGEL dans son Cours sur la philosophie de l'histoire écrit:

"L'Afrique n'est pas une partie historique du monde. Elle n'a pas de mouvements, de développements à montrer, de mouvements historiques en elle. C'est à dire que sa partie septentrionale appartient au monde européen ou asiatique, ce que nous entendons par l'Afrique est l'esprit ahistorique, l'esprit non développé encore enveloppé dans des conditions de naturel et qui doit être présenté ici seulement comme au seuil de l'histoire du monde."⁶⁾

De telles affirmations (il serait fastidieux de les citer toutes ici) qui ignorent délibérément que le premier homme a surgi en Afrique comme l'attestent

5) - Le Nouvel Observateur, hebdomadaire français, "Révélation sur le premier homme", N° 1320 du 22 au 28 Février 1990.

- Revue Science et Vie, N° 882, Mars 1991

"Adam était un Pygmée", pp.36-38 et 164

6) Cité par EDEM KODJO... Et demain l'Afrique, Ed. Stock, Paris 1985, P.35

tous les travaux d'archéologues et de paléontologues africains et occidentaux⁷⁾, sèment la confusion dans l'esprit du lecteur non averti.

Pour ne pas nous égarer, nous devons jeter une clarté définitive sur le vocable de "civilisation", en le débarrassant de toutes les équivoques entretenues à des fins plus politiques que scientifiques.

"L'Afrique", comme l'a dit le Professeur KOTTO ESSOME, de l'Université de Paris VII Jussieu, "ne peut se parcourir que selon un itinéraire circulaire: le chemin qui part de son histoire longtemps méconnue mène nécessairement à la civilisation. Et celui qui part de sa civilisation reconduit inéluctablement à son histoire. Il y a donc circularité, l'espace du départ renvoyant à l'espace d'arrivée, et vice-versa⁸⁾"

Reconnaître la civilisation africaine, ce n'est pas s'extasier sur les particularités culturelles nationales, mais admettre et faire admettre que notre culture

7) Richard E. LEAKEY et LEWIN,

Ceux du Turkana Paris, Seghers, 1980.

- Yves COPPENS,

Le Singe, l'Afrique et l'homme, Paris, Fayard 1983.

- CHEIKH ANTA DIOP,

Antériorités des civilisations nègres: mythe ou vérité historique?, Ed. Présence Africaine, Paris, 1967.

8) KOTTO ESSOME, in Revue BWANA, N° 3, 1981, Paris.

cristallise toutes nos tensions et nos aspirations. C'est également se réveiller de plusieurs siècles de domination physique, plusieurs siècles de dévaluation culturelle et d'anesthésie intellectuelle.

Travail de dignité qui ne peut se concilier avec la recherche subjective d'une pureté impossible et vaine depuis l'arrachement de l'Afrique à elle-même.

Impossible donc de comprendre et de décrire la civilisation africaine, sans qu'au préalable une définition scientifique ait été donnée au concept même de "civilisation". Les définitions coutumièrement retenues, pèchent toutes par leur caractère normatif, incompatible avec la neutralité descriptive et explicative de la science.

Il y a lieu d'un énumérer deux ou trois.

1er) D'abord serait qualifiée de "civilisée" toute société ayant atteint un degré de complexité attesté par son importance démographique et qui de ce fait, dépasse la cellule élémentaire.

C'est ce que s'évertuent directement à faire admettre certains ethnologues occidentaux ou "Africanistes" (BALANDIER, BEALS et HEOIJER, ces derniers étant scandinaves). Ils imaginent l'Afrique comme le haut-lieu de ces sociétés de petite taille, de ces cellules élémentaires que seraient les "tribus", les

"clans" et autres "lignages" antérieurs à l'état de "civilisation".

A noter l'atomisme ("société de petite taille") et l'évolutionnisme ("antériorité à la civilisation"). Mais si cette thèse était défendable, il faudrait exclure de la "civilisation" ces sociétés de petite taille que sont les clans irlandais, écossais, ukrainiens, les principautés de SAN MORIN et de MONACO, cependant qu'il faudrait y inclure la population Igbo (du Nigéria) numériquement voisine de celle du Portugal (près de 15 millions d'habitants).

L'Afrique est multinationale, et les communautés ethniques (de ethnos, population) qui la composent avec leur langue, leur culture et leur territoire propres, leur histoire et leur technologie particulière, leur économie... sont des nations au même titre que les Kurdes, les Tchèques, les Arabes, les Ukrainiens, les Géorgiens, les Basques, les Slovènes, les Albanais... et non point des "tribus", comme les ethnologues de la colonisation ont tenté de le faire accréditer.

Les HAOUSSAS, les Igbos, les Bantu... vient certes dans des conditions matérielles rudimentaires, mais ces nations, au demeurant conscientes de leur identité et de leur continuité historique, ne peuvent être appelées "tribus" que par abus de langage ou par mépris.

Dans certains Etats multinationaux comme l'U.R.S.S. ou la Yougoslavie, la réalité multinationale existe, mais il ne vient à l'idée d'aucun anthropologue, ethnologue, sociologue, politicologue, journaliste... d'employer le terme "tribu" pour se référer aux communautés ethniques qui les composent, ou de "tribalisme" pour décrire leurs conflits et les manifestations conjoncturelles de leur ethnocentrisme.

Il apparaît clairement que certains mots à charge péjorative n'ont été inventés que pour être appliqués à certains peuples.

Quoi qu'il en soit, il existe en Afrique comme dans bien d'autres pays, des majorités nationales et partant, des langues nationales majoritaires et des langues nationales minoritaires. MEINRAD P. HEGBA écrit: "Soixante-dix idiomes courants n'empêchent pas l'Union soviétique de posséder une langue nationale et (que) la Chine continentale s'accommode fort bien de certaines de langues régionales."⁹⁾

2ème) Serait qualifiée de "civilisée" toute société ayant atteint un certain palier du "progrès" technique, c'est-à-dire, celle qui possède les avions, les voitures,

9) Cité par GUY Michaud, in "Identité et Personnalité", Négritude : Traditions et développement, Ed. Complexe, 1978. P. 179.

l'électricité, les gratte-ciel, etc.

"Comment", se demande le PR KOTTO ESSOME,

Chercheur d'origine camerounaise et enseignant à Paris VI, "ne pas deviner derrière ce critère tout l'ethnocentrisme de ceux qui, comme le remarque Jacques MAQUET, "estiment avec complaisance qu'ils sont propriétaires des sciences et des techniques?"¹⁰⁾

Une telle complaisance et une telle mauvaise foi reviennent à perdre de vue que (à la différence des lettres, des arts dont la substance réfléchit leurs contextes socio-historiques d'origine), les constructions théoriques, technico-scientifiques, entrent toujours en décalage avec les contextes qui en ont préparé l'élaboration, que ces contextes soient égyptiens (géométrie, arithmétique, astronomie, médecine, etc.), chinois (boussole, imprimerie, géologie, etc.), sémitiques (alphabet, trigonométrie, numération décimale), helléniques (système d'Euclide, fondation de la philosophie, comme discipline technique par PLATON etc.), ouest-européens (physique, chimie, biologie, révolution industrielle), américains, russes, japonais, etc.

10) KOTTO ESSOME, "L'Afrique Une", in BWANA N° 3, Paris 1981

Louis Pasteur, l'un des plus grands ou des plus puissants génies scientifiques de tous les temps a tenu à souligner que "s'il est vrai que le savant a une patrie, la science et ses applications techniques n'en ont pas."¹¹⁾

Mais ce qui embarrasse dans cette deuxième définition de la civilisation s'appuyant sur le progrès technique, c'est l'impossibilité où ses tenants se sont trouvés et se trouvent encore, de déterminer une technique précise, comme critère de "civilisation": est-ce la houe? le dressage des animaux? la roue? l'usage de la force hydraulique? les fusées? les satellites spatiaux?

On comprend fort bien que, devant cette impuissance à démarquer "techniquement" les "civilisés" des "sauvages" ou "primitifs", maints anthropologues, à l'instar de Claude LÉVI-STRAUSS, se soient défendus de tout évolutionnisme.

La science est elle-même définie comme étant de la démonstration objective. Or, tout ce que nous venons de montrer traduit un profond mépris, une négation des civilisations qui sont différentes de celles des Européens.

Et si tout effort pour définir la "civilisation" se couronne par un échec aussi complet, c'est en raison de la tonalité normative de sa notion, c'est parce

11) KOTTO ESSOME, *op. cit.*

qu'elle porte comme vice d'un seuil élevé d'"évolution" à partir duquel des peuples tenus pour "civilisés" se démarqueraient des peuples prétendus "sauvages".

Par-delà l'illusion qui induit à imaginer LA Civilisation comme privilège normatif, opposé à la "sauvagerie", à la "pensée sauvage", l'accès à l'objectivité scientifique n'est assuré que si l'on décrit sans équivoques évolutionnistes, LES civilisations, les "phénomènes de civilisation", propres à toutes les sociétés humaines.

Déjà, en 1930, Lucien FEBVRE, l'historien français, fondateur de l'Ecole des ANNALES à Paris, distinguait deux notions de civilisation :

- l'une, pragmatique, à fonction discriminatoire et coloniale;
- l'autre, scientifique, descriptive, relativisante.

Il reconnaît dans cette dernière notion à chaque société l'appartenance d'une civilisation.

Et c'est cette dernière notion qui nous intéresse, parce qu'elle offre un intérêt épistémologique.

3ème) Nous pouvons dès lors, et en toute logique, proposer une troisième définition du mot "civilisation" qui contredit et s'éloigne des deux premières.

KOTTO ESSOME, encore lui, écrira :

"Ensemble transmissible de savoirs, de savoir-faire, de traits esthétiques, ethico-religieux, une civilisation s'identifie comme une réplique cohérente, interrogative, aux astreints et aux sollicitations d'un environnement."¹²⁾

Cette définition, qui interdit toute considération discriminatoire, laisse entrevoir une relation permanente entre l'homme et le monde, laquelle pose entre eux soit une homogénéité, soit une hétérogénéité.

Dans le cas de l'homogénéité, l'homme coïncide avec l'intimité du monde et c'est pourquoi, le monde étant admis comme pôle référentiel, cette relation est dite relation endocentrique.

Dans le second cas (celui de l'hétérogénéité), le monde est posé comme opposé à l'homme, comme rupture pure, et c'est pourquoi cette relation est dite alors exocentrique.

Toute civilisation (y compris la civilisation africaine) se définit donc comme une conjonction -non comme une alternative- de ces deux dimensions.

L'une, nous l'avons vu, exocentrique, qui s'exprime dans le savoir-faire, les rapports de productions, le machinisme et les idéologies, relevant du matérialisme

12) KOTTO ESSOME, in Revue BWANA, Paris 1981.

historique ou de la psychanalyse collective.

L'autre, endocentrique, dont la nature se révèle à l'état pur dans les institutions initiatiques et dont les modalités exotériques apparaissent dans les esthétiques (peinture, littérature, musique, etc.), les prescriptions religieuses, morales, justiciables ainsi d'une sémantique de l'insertion cosmique.

Ce que d'aucuns ont décrit, s'agissant de l'Afrique, comme une symbiose de l'Africain avec la nature, au point de l'adorer et de ne plus avoir de sens critique.

CONCLUSION

Au lieu de parler de "progrès" dont la notion opère de dangereux glissements vers des connotations normatives, on ferait mieux plutôt de revenir à la notion de "procès", bien connue des linguistes et des économistes et qui implique une progression selon une ligne donnée.

Par exemple, la relation exocentrique définit alors des procès par cumulation : en l'occurrence, cumulation des acquisitions techniques au sens où PASCAL, philosophe français du XVII^e siècle, comparait l'Humanité toute entière à "un seul homme qui additionne ce qu'il apprend."

La relation endocentrique, elle, définit des procès par perpétuation d'une tradition posée à l'aube des temps et qui se redécouvre à la manière dont les Grecs

entendent la vérité (alétheia), comme dévoilement plutôt que comme construction.

C'est ainsi qu'apparaît, dans toute son absurdité cette phrase de la Conférence de Berlin (1888 : Partage de l'Afrique) :

"Le devoir des nations civilisées est d'intervenir dans le monde entier ".

De même, et concernant la notion de l'oralité en Afrique, les excès de certains ethnologues qui attribuent la parole sacrée à n'importe quel Africain, nous poussent à dire que l'art de la parole est l'affaire de quelques individus doués.

L'Africain n'est pas une espèce rare, extra-terrestre, qui communierait seul avec les forces telluriques et cosmiques.

La parole africaine qui se manifeste à travers les chants, les proverbes les devinettes, les contes, etc. n'est pas donnée à tous. Elle s'acquiert parfois durant toute une vie. S'il y a des maîtres de la parole qui l'enseignent aux autres, c'est que celle-ci n'est pas donnée ni même une loi héréditaire. Il n'y a pas de familles entières, ou des castes des hommes de la parole, mais par-ci, par-là, des gens un peu plus doués que les autres. Car on naît tout aussi bien bègue, sourd-muet que bavard, en Afrique comme dans le reste du monde.

BIBLIOGRAPHIE

- S.M. ENO BELINGA,
Littérature Africaine, Ed. Nathan, Paris, 1978.
- YVES COPPENS,
Le signe, l'Afrique et l'homme, Ed. Fayard, Paris,
1983.
- CHEIKH ANTA DIOP,
Antériorités des Civilisations nègres : Mythe ou
vérité historique?, Ed. Présence Africaine,
Paris, 1967.
- RICHARD E. LEAKEY ET ROGER LEWIN,
Ceux du Turkana, Ed. Seghers, Paris, 1980.
- BOUBOU HAMA,
Le Double d'Hier rencontre Demain, Coll. 10/18.
- EDEM KODJO,
... Et demain l'Afrique, Ed. Stock, Paris, 1985.
- KOTTO ESSOME,
Revue BWANA, Paris, 1981,
article intitulé "L'Afrique Une".
- GUY MICHAUD,
Négritude : Traditions et développement,
Ed. Complexe, Bruxelles, 1978.